
NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR M. GUILLOIS

(1855-1912)

Par M. CESTRE.

M. Guillois, notre distingué collègue, trop tôt disparu, né à Limoges, le 13 mai 1855, appartient à l'Administration du Ministère des Travaux publics. Son intelligence et son zèle l'élevèrent à un grade honorable dans la hiérarchie et lui valurent la distinction de la Légion d'honneur. Il mérita en outre qu'on lui confiât des missions spéciales et délicates. C'est ainsi qu'il fut chargé de préparer l'organisation du Congrès de la Route, et, quand l'aviation fut découverte, de diriger le service qui fut créé au Ministère, pour en favoriser les progrès.

Sans manquer à aucun de ses devoirs administratifs, M. Guillois sut trouver le temps de se livrer aux études historiques, dont il avait, plus que le goût, la passion.

Petit-fils de Roucher, le poète des *Mois*, œuvre peut-être un peu trop oubliée aujourd'hui, il se consacra d'abord à la tâche pieuse de faire revivre la mémoire de son aïeul, dont la Terreur méconnut le noble caractère, les idées libérales et qu'elle envoya à l'échafaud dans la même charrette qu'André Chénier, l'arrachant à l'épouse, à la fille qu'il aimait tendrement, ne lui permettant pas de donner la mesure du talent dont il était doué.

Roucher était l'ami de Turgot qui lui procura l'emploi dont il vivait à Montfort-l'Amaury, l'ami de Malesherbes, celui de Condorcet, de Volney, de Garat, de d'Alembert et de tant d'autres, philosophes, économistes, l'ami des hommes de lettres Chamfort, Guinguené, Thomas, Ducis, Diderot, M.-J. Chénier. Il logea chez lui Cabanis, dont il soutint les premiers pas dans sa carrière, qui devait être si longue et si glorieuse.

M. Guillois, une fois plongé dans l'intimité, si j'ose dire, de

ces hommes qui ont tous marqué leur place dans les événements de la Révolution, fut amené à ne plus quitter l'étude de cette époque si féconde en péripéties. Il étudia dans leur caractère, dans leurs opinions, dans leur conduite, les acteurs de ce drame grandiose et terrible, et d'abord du plus grand, sinon le plus pur et le plus irréprochable, Napoléon, dont il dépouilla la volumineuse correspondance avec autant de patience que de rigoureuse exactitude. Ce travail fut la matière de deux volumes, qui valurent à leur auteur la flatteuse estime d'historiens illustres qui s'occupèrent de ce même vaste champ historique.

Napoléon, M. Guillois l'a établi, avant qu'il préférât ce nom à celui de Bonaparte, avait été mêlé à ceux qu'il crut flétrir plus tard du nom d'*Idéologues*. Notre collègue fut séduit par les attachantes physionomies des hommes qui sont connus de ce nom. Comme la plupart trouvaient accueil dans le salon de M^{me} Helvétius, il les étudia dans le beau livre qui porte ce nom, et qui valut à M. Guillois l'attention de l'Académie française qui le récompensa du Prix Bordin, en 1894.

Il ne fit que confirmer la bonne opinion que tant d'esprits distingués avaient conçue de notre collègue.

Nous avons pu lire le *Salon de M^{me} Helvétius*.

Nous avons été frappé de l'abondance des recherches de M. Guillois, des documents qu'il a su amasser. Bibliothèques, archives publiques et privées, collections particulières, correspondances, M. Guillois a tout compulsé et classé. Tout cela forme la forte ossature de l'ouvrage, avec les traditions orales qu'habitait à Auteuil, résidence de M^{me} Helvétius, il recueillit et interrogea avec soin. Ce fut l'occasion d'ailleurs pour lui d'intéresser à ses travaux, d'entraîner à sa suite la Société historique d'Auteuil dont il fut un des membres fondateurs aimé et estimé.

Tous ces nombreux documents, notre collègue a su fort habilement les coordonner; il ne résulte de leur emploi ni sécheresse ni monotonie. Sur ce squelette, des pièces d'archives, il a, avec le talent d'un artiste, modelé les muscles, tendu les nerfs d'un véritable corps vivant. Tous les personnages s'animent, le sang généreux coule dans leurs veines. M. Guillois en évoque l'âme qui se communique à la nôtre. Nous vivons, après l'auteur, leurs joies et leurs peines.

Il serait trop long d'analyser ici, comme il le mérite, l'ouvrage de M. Guillois. Il faut le lire, assister à l'amour pur, à

l'union si tendre de l'orpheline Anne-Catherine, issue de la pauvre, mais très noble maison lorraine des Ligniville d'Autricourt, avec l'opulent fermier général Claude-François Helvétius, qui la prend sans dot, démissionne — exemple rare — de sa charge lucrative. Puis il passe le reste de sa vie dans le bonheur d'un mariage assorti, huit mois de chaque année à la campagne, occupé avec sa gracieuse et généreuse épouse à soulager les pauvres et les malades, et quatre mois à Paris, où tous deux répandent encore les bienfaits et donnent les fameux dîners du mardi, auxquels assistent tour à tour les philosophes les plus en vue de l'époque. A leur contact, Helvétius prépare les matériaux de son livre de *l'Esprit*, qui fit scandale, même alors, par l'étalage d'un matérialisme grossier et d'une morale du plus étroit égoïsme. Singulier contraste entre l'écrivain et l'homme, bon, désintéressé, qui a toujours la main ouverte pour donner, même aux ingrats, excellent époux, père de famille admirable de deux charmantes filles.

Quand il meurt en 1771, M^{me} Helvétius quitte Paris, après avoir établi ses deux filles, et vit à Auteuil, dans sa maison de la Grand'Rue, où des volières d'oiseaux de tout plumage sont sa joie innocente et celle des enfants de ses amis, où dix-huit chats somnolent en sybarites sur les fauteuils du salon, d'où doivent les chasser en souriant tous les hôtes qui s'y pressent autour de la bonne Notre-Dame d'Auteuil, comme l'a nommée Franklin, qui y fréquente avec ceux que nous avons déjà nommés et d'autres qu'ils y introduisent, et que le livre de Destutt de Tracy — *l'Idéologie* — a fait nommer les *Idéologues*. Cabanis, un des plus jeunes, devient en quelque sorte le fils adoptif de la maîtresse de la maison.

Arrive 1789. Tous les hôtes d'Auteuil en saluent l'aurore et se jettent avec ardeur dans le mouvement, tous conçoivent les plus belles espérances : voici venir le règne de la philosophie, de ses applications généreuses, le règne de la raison, de la justice.

L'illusion, hélas ! dure peu. C'est *la Terreur*, la proscription, la mort des Girondins. La Société d'Auteuil est frappée, elle aussi; Malesherbes, Roucher meurent, Chamfort se coupe la gorge avec un rasoir. Condorcet, quelque temps, trouve un asile chez M^{me} Vernet; mais forcé d'en sortir, pour sauver sa bienfaitrice, il erre sous un faux nom, traqué partout, et se résout à la mort par un poison qu'il tient de Cabanis. Il a du

moins écrit dans son asile son prodigieux ouvrage : *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, comme Tracy écrivit *l'Idéologie* pendant les dix mois de captivité qu'il subit, en même temps que Volney, Guinguené et Daunou, dans les cachots de l'abbaye et des Carmes, où les trouva le 9 thermidor, qui les sauva. Bien des larmes coulèrent chez M^{me} Helvétius.

Les Idéologues ne se mêlèrent pas au régime corrompu du Directoire.

Ils crurent voir un sauveur dans Bonaparte qui les avait séduits. Mais quand l'Empire fut établi, ils virent leur erreur. Au Sénat, à l'Institut, au Collège de France, où ils étaient entrés, la plupart sous le Consulat, à la Faculté de médecine, où professait Cabanis, ils restèrent debout et fiers, désapprouvant par leur silence le fléau de la guerre déchainée, les mesures dictatoriales, insensibles et réservés sous les épigrammes ou les actes arbitraires que Napoléon irrité ne leur épargnait pas.

Pourtant les Bourbons ne les gagnèrent point, et, lors du retour de l'île d'Elbe, en face de l'invasion étrangère, ils furent patriotes et espérèrent que Napoléon, instruit par l'expérience, reviendrait à des sentiments plus sages.

La seconde Restauration les rejeta dans l'opposition et, sans se plaindre, ils quittèrent l'Institut, où le nouveau régime supprima, pour les atteindre, la classe des sciences morales et politiques, dont presque tous faisaient partie.

J'arrête là ce court résumé du beau livre de M. Guillois. M^{me} Helvétius mourut en 1800, à 81 ans, entre les bras de Cabanis, qui lui survécut huit ans seulement. L'éloge de Cabanis tient tout entier dans un vers d'Andrieux :

Tu nous rendais ensemble Hippocrate et Platon.

C'est Destutt de Tracy qui mourut le dernier, en 1836.

Deux années après *le Salon de M^{me} Helvétius*, M. Guillois poursuivit ses études sur le xviii^e siècle dans un nouveau livre, *la Marquise de Condorcet*, que nous n'avons pu lire, mais qui, nous n'en doutons pas, offre le même intérêt.

Un peu plus tard, il publiait, en collaboration avec M. de Grouchy, *les Mémoires de Gourgaud* sur la captivité de Sainte-Hélène, puis les mémoires de M. de Virieu.

Telle fut la vie active de notre collègue. Elle avait été assez remplie pour qu'il pût goûter un repos bien gagné.

Il appartenait à Auxerre par sa mère, de l'honorablé famille

des Potherat. C'est à Auxerre qu'il voulut passer le temps de sa retraite. Il connaissait notre Société, dont il avait voulu devenir membre dès 1908.

Fixé à Auxerre, il devint assidu à toutes nos séances et il s'y fit remarquer aussitôt par l'aménité de son caractère et par le profond savoir de l'histoire de notre région et de notre département, par d'heureuses observations sur divers points suscitées par les diverses communications de nos collègues.

Il ne resta que bien peu de temps parmi nous; pourtant notre *Bulletin* conservera les traces de deux très intéressantes communications qu'il nous fit. La première fut l'historique et l'état actuel des fouilles d'Alésia. La seconde est, presque d'hier, à propos du château d'Avigneau.

La première avait éveillé la curiosité d'un grand nombre d'entre nous. Grande fut notre satisfaction, quand nous sûmes que M. Guillois, alors en villégiature à Flavigny, voulait bien nous servir de guide à Alésia. Cette journée fut pour nous un enchantement. Les fouilles, l'emplacement d'Alésia, les détails du drame qui s'y déroula, n'avaient pas de secrets pour notre savant collègue. Ce fut une véritable conférence archéologique qu'il nous fit au pied de la statue du grand vaincu Gaulois. En face du panorama splendide de la plaine des Laumes et des collines qui la ferment de toutes parts, il nous exposa avec sûreté et clarté les positions des deux adversaires, d'un ton simple, ému pourtant et communicatif. Nul de ceux qui étaient présents ne l'ont oublié.

M. Guillois savait arracher leurs secrets non seulement aux archives jaunies, mais à l'intérieur du sol. Il avait déjà, à Auxerre même et aux environs, déterminé l'existence de stations gallo-romaines, et notre Commission sur la bataille de Fontenoy comptait sur ses lumières. Nous nous souvenons des négociations persévérantes et habiles par lesquelles il sut enrichir notre musée lapidaire d'une très intéressante stèle gallo-romaine : l'Enfant et son animal favori.

Notre musée, d'ailleurs, éveillait la sollicitude de M. Guillois pour tout ce qui touche à l'art et au passé. Avec M. Porée il contribua à provoquer le don fait récemment par M. Jouan, le dernier propriétaire du château d'Avigneau; il rêvait d'une meilleure installation de nos collections lapidaires et la Municipalité, en le choisissant comme membre de la Commission du Musée, reconnaissait sa compétence; il n'est pas douteux

que, sur son initiative, quelque chose eût été fait qui s'imposera un jour.

Je parlais plus haut du savoir de M. Guillois sur tout ce qui touche à notre ville, à notre région. Nous savons qu'il préparait des matériaux d'articles, de communications sur des localités historiquement intéressantes, par exemple : Laborde près de Chevannes, le Verger, aux portes de notre ville, où a vécu Marchand, attaché à la personne de l'empereur. Il nous eût entretenus aussi du vénérable abbé Viart, de Saint-Germain, d'après les textes des offices de ce saint, dans les diverses églises où il est honoré. Le tableau, qui est sous nos yeux, représentant, à l'église disparue de Notre-Dame-la-D'hors, le cinquantenaire des époux Robinet en 1735, excitait sa curiosité. Il avait identifié à la cathédrale un Christ, bonne copie du fameux Christ de Girardon, dont Troyes possède l'original. Il se proposait aussi d'étudier dans l'Yonne les églises où peuvent se trouver et qui peuvent être elles-mêmes tant d'objets précieux pour l'art et qui restent ignorés. Il pensait à ce sujet comme Maurice Barrès, dont nul n'ignore la vigoureuse campagne encore maintenant dans toute son ardeur.

Vous l'avez vu interroger les souvenirs du passé à Auteuil, à Fontenay-aux-Roses, il faisait de même partout où il allait. A Cosne, il retrouve un portrait d'Alfred de Musset, et il identifie deux maisons où ont habité les évêques d'Auxerre, dont le diocèse s'étendait jadis jusque-là. A Cherbourg, il assiste à la démolition d'un vieux navire, *le Lynx*, il en acquiert des débris qui l'ont frappé et il reconstitue l'historique de ce vaisseau, son rôle dans l'expédition de Courbet en Chine.

Il n'avait pas manqué d'aller en Corse, à l'île d'Elbe, rechercher les traces de Napoléon, comme aussi il avait visité tous les champs de bataille de la campagne de France.

Je serais incomplet, si je ne signalais des études sur les sujets historiques les plus variés, dans des revues : *le Semeur*, *le Carnet historique et littéraire*, *le Bulletin des Bibliophiles*, *la Revue hebdomadaire*, *les Feuilles d'histoire de Chuquet*, dans *le Bulletin de la Société d'Auteuil et Passy*.

Tel fut M. Guillois, fonctionnaire apprécié, historien estimé d'événements et d'hommes touchant à la Révolution et à l'Empire, esprit éveillé et curieux de tout ce qui intéresse l'histoire, l'art du passé, homme enfin bon, aimable, modeste.

Toutes qualités qui nous font d'autant plus déplorer la mort cruelle et foudroyante qui nous l'a ravi.

Sa mémoire vivra parmi nous : ses talents, ses qualités y auraient suffi. Son fils, qui vient de prendre place dans nos rangs, y perpétuera le nom de son père, notre regretté collègue et ami.
